

trées dernièrement ordonnées par l'empereur, et en vertu desquelles les huit gouvernemens (provinces) de Pologne sont réduits à cinq, ne sont que le prélude de mesures d'une plus haute portée. Le système judiciaire va être entièrement réformé ou plutôt transformé en Pologne, au moyen de l'introduction du Code nouveau, dit Code-Nicolas. Si, d'une part, ce Code a pour fin de remédier aux innombrables déficiences de la législation civile du royaume, d'autre part, il n'est pas douteux qu'il ne devienne un instrument d'une grande puissance pour la complète russification de la Pologne.

Les prescriptions les plus sévères se suivent chaque jour pour la répression de la contrebande sur les frontières de la Prusse. Il ne sera plus, à l'avenir, délivré de passeport à quiconque aura été une première fois repri- de justice pour ce délit, ni même à ceux qui en auront encouru le soupçon.

On attend impatiemment l'ordre de faire interner toutes les personnes compromises dans ces deux catégories. On vient de consacrer aux employés de la douane le droit de pénétrer, de nuit comme de jour, dans toutes les maisons pour y rechercher des objets de contrebande ; il ne leur faut, pour cela, qu'une simple dénonciation, qu'ils se procureront facilement toutes les fois qu'ils le voudront. Malheur alors à ceux chez lesquels l'on trouverait un livre ou une gazette défendus, car ces objets sont compris sous le nom banal de contrebande. Il n'y aura donc plus aucune sécurité que pour ceux à qui leur fortune permettra de pensionner les chefs des douanes. A ce prix ils seront exempts de ces dangereuses vexations, ou ils seront au moins prévenus à temps, et messieurs des douanes s'enrichiront rapidement du produit de ces *avaries*. Le conseiller intime Toulkoul, ministre d'Etat pour la Pologne, paraît ne prolonger son séjour à Varovie que pour veiller à l'introduction et à la première exécution de toutes ces mesures.

Les Russes ne veulent pas convenir des défaites que leur a fait éprouver Schamyl sur la ligne de Terek, dans le Daghestan, et dernièrement encore dans l'intérieur du Caucase. Ils ne se vantent pas non plus du succès de leurs armes pendant la campagne actuelle, où l'on s'en promettait de si grands par suite des gros renforts qui avaient été envoyés. On parle même de la disgrâce du commandant en chef de l'armée russe, le général Neidhardt, auquel un congé illimité et des passeports devraient être envoyés pour des voyages que sa santé aurait rendus nécessaires.

#### AMÉRIQUE.

*Sécurité croissante de la ville de New-York.*—Si la police de la cité impériale continue à protéger, comme elle le fait, la sécurité des citoyens, il sera bientôt pu- lent de ne sortir le soir qu'après s'être armé jusqu'aux dents. Voici ce que nous révèlent nos confrères américains dans leur chronique locale. Samedi dernier, un *gentleman* qui passait en voiture dans Ann Street a été arrêté, maltraité et volé par une bande de malfaiteurs ; lundi, une autre personne fut attaquée et assassinée au bout du Park près de Broadway. Le même jour, un habitant respectable d'East-Broadway se rendant, vers trois heures du matin, au steamboat de Philadelphie, fut renversé, d'un coup de canne plombée, par un malfaiteur, au coin de Catherine Street. Le gentleman, avant de perdre connaissance, put appeler deux ou trois fois au secours, mais la police dormait ou veillait autre part. Le malfaiteur vida les poches de sa victime, coupa un pan de son habit et s'enfuit, en négligeant ou oubliant de s'emparer de la valise. 'Oh ! la belle chose qu'un gouvernement municipal qui a pris le titre d'*Américain républicain* ou d'*Américain natif* ! Nous nous ferons naturaliser, pour avoir droit de vote, le jour où surgira un parti qui nous promettra la garde, non pas des locomotives, des whigs ou des natifs, mais celle des *bons gendarmes*.

*Mexique et Texas.*—Il a été reçu des journaux de Tampico du 20. Ils contiennent la nouvelle de combats assez importants qui ont eu lieu entre les Mexicains et les deux tribus indiennes des Comanches et des Tahoacanos. Ceux-ci, à ce qu'il paraît, avaient fait une incursion dans des villages mexicains et avaient enlevé un assez grand nombre de femmes et d'enfants. Les Mexicains se mirent à leur poursuite et leur livrèrent un combat dont on n'a pas les détails, mais qui doit avoir été fort sanglant, car, du côté des Mexicains seulement, il y a eu 46 morts et 22 blessés. Ce combat a eu lieu dans la première semaine d'octobre, près de Paso de Los Moros, dans le district de Regnosa. Vers la même époque, les Indiens firent une attaque sur le rancho de Los Moros, tuèrent 22 personnes et enlevèrent beaucoup de femmes et d'enfants.

Le 19 octobre, un autre engagement eut lieu. Il y avait, disent les journaux mexicains, plus de 400 indiens. La fusillade dura deux heures, puis les sauvages abandonnèrent le champ de bataille, laissant la liberté à 55 de leurs prisonniers. Vingt cadavres indiens demeurèrent sur le terrain, et l'on pense qu'un plus grand nombre fut emporté par les fièvres. Les Mexicains eurent 9 morts et 34 blessés. Des mesures avaient été prises par les autorités militaires pour couper la retraite aux Indiens qui s'étaient retirés vers le nord.

On lit dans une lettre de Vera-Cruz, reçue à Boston : "Une correspondance très vive s'échange en ce moment entre le ministre américain et le gouvernement mexicain, relativement au Texas, et aussi entre le congrès et Santa-Anna qui, dit-on, ne tardera pas à se débarrasser de son adversaire qui le gêne et l'importune, et à se faire investir d'un pouvoir dictatorial. Nous sommes à la veille de quelque grand événement."

Par une étrange coïncidence, la nouvelle des projets ambitieux de Santa-Anna nous est venue en même temps par la voie du Texas, où l'on disait, à la fin d'octobre, que le président de la république mexicaine s'était fait

proclamer empereur. Du reste, nous n'attachons pas une grande importance à ces rumeurs, dont la réalisation nous étonnerait peu, mais qui, cependant, ne sont justifiées par aucun symptôme apparent d'une révolution prochaine. En attendant, il n'était plus question de guerre et d'invasion réciproques, ni au Mexique, ni au Texas. Les journaux de Galveston annoncent l'arrivée, dans cette ville, du prince de Solmes, qui venait de parcourir l'intérieur du pays, et qui, disent-ils, après en avoir étudié de ses propres yeux les richesses agricoles, s'était mis à l'œuvre, avec une nouvelle ardeur, pour compléter l'organisation de la puissante société allemande dont il est le chef, et qui a pour but de diriger une masse considérable d'Allemands vers le Texas.

#### LES ROSINES.

##### HISTORIQUE.

Vers le milieu du siècle dernier, vivait, ou plutôt végétait dans un petit village, près de Mondovi, en Piémont, une pauvre famille qui n'avait pour subsister que le produit de quelques morceaux d'une terre aride, et pour habitation qu'une misérable chaumière, dont l'aspect délabré annonçait la misère de ceux qu'elle renfermait. Cette famille se composait d'un père d'un âge avancé, d'une mère affaiblie par le travail et le chagrin, et d'une jeune fille de quinze ans à peu près, qui secondait sa mère dans les soins du ménage.

Il ne fallait à ces pauvres gens qu'une mauvaise saison pour les réduire à mourir de faim. Un orage affreux éclata, l'Eléro sortit de son lit, inonda le champ, la récolte fut détruite ; la basse-cour, déjà presque déserte, fut entièrement ravagée, tout espoir enfin fut perdu pour cette famille infortunée. Le père, que de longs malheurs et la fatigue avaient affaibli, ne put résister à ce dernier coup du sort, il mourut. Sa femme, d'une faible santé, le suivit bientôt, le cœur rongé par le désespoir de laisser son enfant seule et sans appui sur cette terre où elle n'avait connu que le malheur.

Maria, la pauvre orpheline, anéantie sous le poids de cette double perte, n'avait point encore épuisé la coupe amère qui lui était destinée ; d'avidés créanciers, peu touchés de ses larmes, vinrent s'emparer du modeste asile qu'elle croyait devoir lui appartenir, et l'en chassèrent inhumainement. Désolée, éperdue, elle erra pendant deux jours dans la campagne, sans but, sans intention, sans savoir où elle dirigeait ses pas ; enfin, un soir, exténuée de besoin et de fatigue, elle tomba sans force près de Mondovi, pâle, tremblante, et attendant la mort, que dans son désespoir elle appelait de tous ses vœux, comme son dernier refuge.

Elle recommandait déjà son âme à Dieu, et s'attendait à aller rejoindre son père et sa mère, lorsqu'une voix douce et pénétrante vint frapper son oreille : Pauvre enfant ! lui disait cette voix qui semblait celle d'un ange, qu'avez-vous ? si jeune, devrait-on souffrir !... A l'âge de Maria, on espère si facilement, on renait si vite au désir de vivre, qu'en peu d'instans Maria se trouve en état de répondre aux affectueuses questions de celle qui venait de la rappeler à la vie.

—Comment se fait-il, mon enfant, que je vous trouve en ce lieu écarté ? Où demeure votre père ? — Hélas ! je n'en ai plus.

—Vous êtes bien attardée ! votre mère sera inquiète. — Ma mère !... Mais elle est morte aussi. Que n'ai-je pu déjà la rejoindre !

—Quoi ! vous êtes orpheline ! vous alliez alors trouver des parents, des amis !... — Je ne m'en connais pas ; je suis seule maintenant dans le monde, et j'attendais ici que Dieu voulût bien me réunir à ceux que je pleure, pour ne les plus quitter. Mais il m'abandonne tout-à-fait.

—Enfant, il ne faut jamais accuser la Providence, ses décrets sont impénétrables. Qui te dit que ce n'est pas elle qui m'a conduite sur ton chemin, pour qu'une voix amie vint te soutenir, te consoler, l'arracher aux dangers du délaissement ? Viens avec moi, je ne t'abandonnerai pas ; orpheline comme toi, je ne puis rien te donner, mais je puis t'apprendre à combattre le malheur et à trouver dans le courage et la persévérance la force de supporter les épreuves que Dieu nous envoie.

Celle qui adressait à la pauvre Maria ces consolantes paroles était une jeune et belle fille, aux traits graves et expressifs ; sa mise était d'une excessive simplicité, mais d'une remarquable propreté. Dans tout l'ensemble de sa personne, quelque chose inspirait la confiance et le respect, commandait l'obéissance sans inspirer la crainte, et communiquait à l'âme abattue l'énergie qui brillait dans ses yeux, sans cependant leur ôter leur expression de douceur et de bonté.

Maria obéit machinalement à cette espèce de fascination, se leva, et s'appuyant sur le bras qui lui était offert, suivit son guide sans même oser lui adresser la parole. Elles marchèrent silencieusement ainsi pendant quelque temps, regagnèrent Mondovi, et parvenues dans une rue écartée, elles entrèrent dans une maison petite et de simple apparence : c'était là qu'habitait la jeune fille qui avait tendu à la pauvre Maria une main secourable. La fatigue, les cruelles émo-